



# Hergé et Jacobs, tours et détours d'une amitié

PAR BENOÎT PEETERS

**M**a seule vraie rencontre avec Jacobs est survenue quelques jours après la mort d'Hergé. Nous avons surtout parlé d'Hergé, et quoique je sois un grand lecteur de Jacobs, c'est à travers Hergé que je vais tenter de vous parler de lui.

Cet après-midi là, au fil des souvenirs, je sentais le rapport étrange qui liait ces deux grands créateurs. Je sentais tout ce mélange de complicité, de nostalgie, de petites brouilles, de petites piques, de petites vexations, mais je sentais surtout ce qui les rendait si proches et si profondément différents l'un de l'autre. Ce qui a peut-être placé l'ensemble de leurs liens, par-delà des apports mutuels essentiels, sous le signe du malentendu.

Réfléchissons un instant. Quand Hergé démarre sa carrière à la fin des années vingt, il ne pense qu'au dessin, il n'est nourri que de cinéma muet, et il se lance à corps perdu dans quelque chose qui n'existe pratiquement pas en Europe, la bande dessinée. Il va la pratiquer pleinement, dès *Tintin au pays des Soviets* en 1929. La bande dessinée telle qu'il la met en œuvre est d'emblée sans légendes, sans textes de commentaires, sans filets pourrait-on dire. Hergé se laisse entraîner par son petit personnage, puis par ceux qui vont petit à petit venir compléter la « famille de papier », au fur et à mesure de ses besoins narratifs et de sa propre maturation.

Jacobs, lui, se situe dans une tout autre sphère. Il rêve de beaucoup de choses pendant les années vingt et trente, mais sûrement pas d'être auteur de bande dessinée. Il en rêve même si peu que le jour où il rencontre pour la première fois Hergé, devant le Théâtre des Galeries, en 1941 soit douze ans après la création de Tintin, Jacobs en ignore encore tout. C'est la première fois qu'il entend parler de Hergé et Tintin. Situation spectaculaire pour quelqu'un qui va devenir son alter ego, l'autre maître de la bande dessinée belge, l'autre représentant de ce qu'on désigne parfois comme l'école de Bruxelles.

En 1941, au moment de cette première rencontre, Hergé est sur le point de céder aux sollicitations de Casterman et de mettre en couleurs ses albums. Impressionné par les illustrations que Jacobs réalise à l'époque pour l'hebdomadaire *Bravo !*, Hergé marque très vite son envie de travailler avec lui. Le 9 février 1942, au lendemain d'un rendez-vous décisif avec Casterman, Hergé et Jacobs se sont entretenus longuement. Ils ont passé l'après-midi à discuter de questions techniques, puis ils ont dîné joyeusement avec Germaine, la femme d'Hergé. Elle aussi s'est prise de sympathie pour Edgar. Dès le lendemain, Hergé écrit à celui qu'il appelle déjà son « cher ami » : « Revenant sur notre conversation d'hier soir, puis-je encore insister pour que tu me donnes une réponse le plus rapidement possible. Il faut moi-même que je dise au plus tôt à Casterman où j'en suis. »

Hergé souhaite travailler avec Jacobs à temps plein et faire de lui son collaborateur privilégié. Mais Jacobs se fait prier : au maximum, il pourrait consacrer trois jours par semaine à la refonte des aventures de Tintin. À ce rythme-là, estime Hergé, « il lui faudrait six mois pour redessiner un album, sans compter les textes et la mise en couleurs » ; c'est incompatible avec les projets de Casterman. Les deux hommes ne s'en quittent pas moins en excellents termes. Jacobs refuse le paiement qui lui est proposé en remerciement de ses premiers conseils. Et comme un gage d'amitié, Hergé lui offre un des pinceaux chinois qu'il avait reçus de Tchang. Le symbole est de taille.

Il va falloir attendre le 1<sup>er</sup> janvier 1944 pour que Jacobs accepte de rejoindre Hergé ; c'est-à-dire en réalité pour que Hergé se plie aux conditions de Jacobs, puisque ce dernier ne le rejoint qu'à mi-temps. Leur collaboration, si j'ose dire, va durer trois ans. Elle les marquera profondément l'un et l'autre. Ces trois années,

marquées par la fin de la guerre et la création du journal *Tintin*, sont trois années essentielles et chargées ; ils revoient plusieurs des albums d'avant-guerre, mais surtout ils préparent ensemble un récit particulièrement ambitieux, le diptyque formé par *Les 7 boules de cristal* et *Le Temple du Soleil*. Les deux hommes sont proches, dans tous les sens du terme, ils travaillent côte à côte dans le grenier du 17 avenue Delleur, à Boitsfort. Cela correspond au moment où Hergé est un peu fatigué de travailler seul. Mais ce moment est aussi celui où Jacobs a décidé de se tourner vraiment vers la bande dessinée et de comprendre cet art qui longtemps lui est resté étranger.

Sur le plan du dessin, malgré les apparences, bien des choses les opposent. Ce qui compte pour Jacobs, c'est la présence des lieux et la création d'une atmosphère. Pour Hergé, l'essentiel ce sont les personnages, leur mouvement, leur vie ; le décor n'importe qu'à peine, il n'existe que quand on a besoin de s'en servir... Une tasse de thé n'est là que si elle va être brisée d'un coup de feu. Pour Hergé, le décor, c'est un mur dont on ne dessine que deux ou trois briques, c'est une simple ligne qui sépare le trottoir de la chaussée...

Je ne vais pas m'étendre sur la question de la couleur qui a été brillamment évoquée par Frédéric Soumois. Je voudrais simplement souligner que, sur ce point comme sur plusieurs autres, les conceptions des deux hommes sont diamétralement opposées. À ce propos je me souviens d'une rencontre en 1981, au moment du retour de Tchang. Un hommage à Tchang et Hergé avait été organisé par Pierre Sterckx et les étudiants de l'ERG. Je me suis retrouvé dans cette petite exposition en même temps qu'Hergé, tout à fait par hasard, et je l'entend encore raconter, à propos d'une case du *Lotus bleu*, à quel point il avait pu « se disputer » avec Jacobs.

Comme coloriste, l'auteur du *Rayon « U »* raffolait des nuances et des dégradés, tandis que celui du *Lotus bleu* penchait nettement pour les aplats et refusait ce qu'il appelait parfois « l'usage psychologique » de la couleur, c'est-à-dire les dominantes étendues à une séquence entière, technique à laquelle Jacobs aura recours de plus en plus dans ses propres histoires. Le futur créateur de Blake et Mortimer affectionnait les ombres ; le père de Tintin les rejeta de plus en plus. Nul doute que les discussions avec Jacobs ont conduit Hergé à préciser ses propres conceptions esthétiques : pas d'ombres, un trait d'allure égale, un tracé qui se

boucle pour se faire réceptacle, des couleurs appliquées en aplats. Comme Hergé l'expliqua plus tard : « Cela donne, à mon sens, une plus grande " lisibilité " aux dessins et aussi, me semble-t-il, une plus grande fraîcheur. Je crois d'ailleurs que les notions d'ombre et de clair-obscur sont des conventions. Alors, convention pour convention, je préfère prendre le parti des couleurs unies qui a le mérite de la simplicité et de la lisibilité<sup>1</sup>. »

Ces discussions parfois vives n'empêchent pas que les deux hommes s'entendent à merveille. Hergé, qui souffrait de travailler comme un forcené depuis quinze ans et d'être seul à animer ses histoires, voit arriver quelqu'un qui a un talent merveilleux et avec qui il peut dialoguer de tout, du scénario, du dessin et de la vie, comme jamais il n'a pu le faire depuis le départ de Tchang, en 1935.

Sur le plan graphique, une coupure essentielle passe entre *Le Trésor de Rackham le Rouge* et *Les 7 boules de cristal*. Les décors se nourrissent, les détails se précisent : adieu les rues suggérées en quelques traits, les affiches monochromes et les personnages qui marchent sur le bord de la case. Désormais, chaque séquence fait l'objet de recherches minutieuses et parfois de repérages sur le terrain. D'où l'immense désarroi d'Hergé lorsque Jacobs cesse de travailler à ses côtés, en 1947 pour se consacrer entièrement à sa propre série. Selon la formule forte de Jacques Martin, Hergé a été « piégé par Jacobs » : « Jacobs, avec son souci du détail, a apporté dans les aventures de Tintin, dans *Les 7 boules de cristal* entre autres, des décors que Hergé ne faisait jamais. Hergé faisait, à l'époque, trois lignes et deux briques pour figurer une rue et un mur, et c'était tout. Or, que fait Jacobs ? Il met des affiches qui sont de vraies affiches, il dessine une entrée de cinéma qui ressemble vraiment à une entrée de cinéma, bref, il sophistique les décors chez Hergé. Et, lorsque Jacobs le quitte pour se consacrer exclusivement à Blake et Mortimer, Hergé a été complètement désemparé : il ne savait pas faire des décors, ce n'était pas son truc, cela ne l'intéressait pas ! Ce qui intéressait Hergé, c'était le mouvement<sup>2</sup>. »

---

<sup>1</sup> Hergé, « Comment naît une aventure de Tintin », *Le Musée imaginaire de Tintin*, Bruxelles, Casterman, 1979, p. 16.

<sup>2</sup> « Entretien avec Jacques Martin », in Hugues Dayez, *Le Duel Tintin-Spirou*, Bruxelles, Luc Pire, 1997, p. 55.

Il se passe aussi autre chose, qui va être déterminant, c'est que dans l'hebdomadaire *Tintin*, construit autour d'Hergé et de ses héros — en Belgique, ce sont déjà des célébrités —, Jacobs va voler la vedette avec ces personnages neufs que sont Blake et Mortimer, et le ton nouveau, plus grave, plus adapté à la période, d'un récit comme *Le Secret de l'Espadon*. Hergé se dit qu'il ne peut plus raconter les aventures de Tintin comme il le faisait jusqu'alors. Il est en pleine dépression, se sent incapable de créer une nouvelle histoire ; ce sont bien sûr des conséquences des critiques dont il a été l'objet à la Libération, de la mort de sa mère, de l'immense fatigue accumulée (comme je l'ai raconté en détail dans *Hergé, fils de Tintin*). Mais c'est aussi une réaction au départ de Jacobs et au succès de Blake et Mortimer. Hergé a régné presque seul pendant quinze ans sur la bande dessinée belge. En 1947, il comprend que cette période est terminée.

Après un long passage à vide et le rafistolage de *Au pays de l'or noir*, Hergé se lance un vrai défi avec *Objectif Lune* et *On a marché sur la lune* et embauche comme scénariste le plus grand ami de Jacobs, le fameux Jacques Van Melkebeke. On connaît aujourd'hui un peu mieux ce personnage, grâce au livre passionnant que Benoît Mouchart lui a consacré, *À l'ombre de la ligne claire*, et à la biographie de Jacobs écrite par François Rivière et le même Benoît Mouchart. Avec le double album lunaire, Hergé s'engage sur le terrain de Jacobs, avec une histoire scientifique et technique qui ne lui convient pas tout à fait, une histoire qui veut répondre au succès du *Secret de l'Espadon*, mais qui n'est « pas vraiment son genre » et va le faire replonger dans la dépression. Une histoire, aussi, qui va l'obliger à réunir toute une équipe autour de lui, pour tenter de combler le vide laissé par le départ de Jacobs : ce seront les Studios Hergé. *L'Affaire Tournesol*, l'album qu'Hergé dessine juste après la saga lunaire, est encore un sujet à la Jacobs, même si Hergé parvient à y unir, de manière inimitable, le suspens et la comédie. Ensuite, Hergé retrouve sa propre veine en revenant à des récits plus intimistes, avec *Tintin au Tibet* et *Les Bijoux de la Castafiore*. Tandis que Jacobs, lui, s'engage de plus en plus dans le grandiose et les récits d'apocalypse, avec *S.O.S. Météores* et *Le Piège diabolique*.

Par-delà les mesquineries et les petites rancœurs qui les opposeront régulièrement pendant les années cinquante et soixante, ce qui sépare en profondeur ces deux grands auteurs, c'est d'abord leur imaginaire. Alors que le monde d'Hergé est d'abord celui du jour et de la lumière (il culmine avec les blancheurs himalayennes de *Tintin au Tibet*), celui de Jacobs favorise la nuit et ses mystères : il trouve, dans les profondeurs de la Grande Pyramide et la civilisation engloutie de *L'Énigme de l'Atlantide*, ses plus parfaites métaphores. Si, sur les traces de Bachelard, on tente d'approcher leurs univers à partir des quatre éléments, ce sont assurément l'air et l'eau qui définissent Hergé, la terre et le feu qui permettent de caractériser Jacobs. Le volcan serait à cet égard le lieu jacobsien par excellence. Mais plus encore, je serais tenté de dire que Jacobs est, bien plus qu'Hergé, *un dessinateur des éléments*. Il veut plonger dans les grands mythes de l'humanité, là où le père de Tintin cherche surtout à approfondir sa propre mythologie.

Le destin posthume de leurs deux œuvres est d'ailleurs éclairant. « Pas de nouveaux Tintin après moi », disait Hergé, parce que « Tintin c'est moi, le capitaine Haddock, c'est moi, Tournesol et même les Dupont, c'est moi ». Son œuvre avait toujours eu un statut à part. En ne connaissant pas de continuation en bande dessinée, elle s'affirme plus que jamais dans sa singularité. Jacobs, lui, souhaitait que ses personnages lui survivent, peut être parce que son œuvre n'avait pas atteint de son vivant le rayonnement qu'il aurait souhaité. Jacobs était venu à la bande dessinée sur le tard et avait dessiné peu d'albums. Sans doute craignait-il que ses personnages ne soient rapidement oubliés.

Personnellement, je ne suis pas très favorable aux reprises de héros. J'ai été touché tout à l'heure par le témoignage de Yves Sente en tant que « prolongateur de rêves » et séduit par ce que Daniel Couvreur vient de nous raconter sur les reprises et l'étrangeté de leur temps immobilisé. Mais je suis persuadé qu'il manquera toujours quelque chose d'essentiel aux nouveaux albums de Blake et Mortimer, quel que soit le talent de ceux qui les réalisent : cette inscription dans un imaginaire lié à l'histoire personnelle de Jacobs et aux décennies pendant lesquelles il dessinait, un imaginaire qui allait fouiller dans un passé plus lointain, plus obscur, plus profond, et remuait en nous une sorte de mémoire ensevelie dont nous ne savons pas trop d'où elle vient ni ce qu'elle est, mais qui nous donnera

encore longtemps l'envie de nous plonger dans *La Marque Jaune* ou *Le Mystère de la Grande Pyramide*.

Copyright © 2005 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer cette communication :**

Benoît Peeters, *Hergé et Jacobs, tours et détours d'une amitié*. Séance publique du 15 janvier 2005 : La marque d'Edgar P. Jacobs [**en ligne**], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2005. Disponible sur :  
<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/seancespubliques/15012005/peeters.pdf>>